



PITTACUS
LORE

L'EMPREINTE
DE CINQ



LA SUITE DE **NUMÉRO QUATRE**

L'EMPREINTE DE CINQ

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

*Numéro Quatre
Le pouvoir des Six
La révolte des Neuf*

Retrouvez l'univers de *L'empreinte de Cinq*
sur www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

PITTACUS LORE

L'EMPREINTE DE CINQ

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie de Prémonville



Titre original : *The Fall of Five*

© Pittacus Lore, 2013
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2014

LES ÉVÉNEMENTS RELATÉS DANS CET OUVRAGE SONT RÉELS.

LES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX
ONT ÉTÉ CHANGÉS AFIN DE PROTÉGER
LES LORICS, QUI DEMEURENT CACHÉS.

IL EXISTE D'AUTRES CIVILISATIONS QUE LA VÔTRE.

CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT POUR BUT
ULTIME DE VOUS EXTERMINER.

CHAPITRE 1

La star de l'évasion de cette nuit, c'est Six. Une horde de Mogadoriens se tient entre elle et la porte de ma cellule – ce qui est impossible, techniquement parlant. En général, les Mogs ne consacrent pas autant de troupes à ma surveillance, mais qu'importe, puisque c'est un rêve. Les soldats mog dégainent leurs poignards et chargent en braillant. En réponse, Six fait voler sa chevelure par-dessus son épaule et disparaît. Entre les barreaux de ma cellule, je la regarde, tour à tour visible et invisible, découper les Mogs en morceaux et retourner leurs armes contre eux. Elle se fraie un chemin à travers un nuage de cendre de plus en plus épais et, bientôt, elle a éliminé tous les ennemis.

« C'était carrément génial », je lui lance lorsqu'elle me rejoint. Elle sourit d'un air désinvolte.

« Prêt à décoller ? »

C'est alors que je me réveille. Ou plutôt, que je sors brutalement de ma rêverie. Parfois, il m'est difficile de savoir si je dors ou si je suis conscient ; quand on est isolé depuis des semaines, le temps se brouille et, rêve ou réalité, tous les instants finissent par se ressembler. Du moins, je pense que ça fait des semaines. Pas évident de garder le fil, d'autant plus que ma cellule n'a pas de fenêtre. La seule chose dont je sois certain, c'est que ces idées d'évasion ne sont que des chimères. Parfois, comme ce soir, Six vient à ma rescousse, d'autres fois, c'est John,

ou bien j'ai moi-même développé des Dons et je m'enfuis en volant, en dépeçant des Mogadoriens au passage.

Des fantasmes, tout ça. Un moyen pour mon esprit angoissé de passer le temps, rien de plus.

Mais ce matelas baigné de sueur, avec ses ressorts cassés qui me rentrent dans le dos, il est bien réel, lui. De même que mes crampes dans les jambes et dans les reins.

J'attrape le seau d'eau posé par terre près de moi. Une fois par jour, un garde l'apporte, en même temps qu'un sandwich au fromage. Pas vraiment grand hôtel, comme standing, même si, d'après ce que je sais, je suis le seul prisonnier dans cette unité – une enfilade de cellules vides reliées par des passerelles métalliques, et moi, tout seul.

Le garde pose toujours le seau près de mes toilettes en inox, et je le traîne jusqu'à mon lit. C'est à peu près ma seule activité physique. Je me jette sur le sandwich, évidemment. Je ne me rappelle plus comment c'était, de ne pas être affamé en permanence.

Du fromage industriel dans du pain rassis, un trou dans le sol en guise de W-C, et un isolement total. Voilà ce qu'est devenue ma vie.

Au début, en arrivant ici, j'ai essayé de compter les jours d'après les visites du gardien, mais parfois je crois qu'ils m'oublient. Ou bien ils le font exprès. Ma plus grande peur, c'est qu'ils me laissent dépérir ici, et que je meure de déshydratation, sans même me rendre compte que je vis mes derniers instants. Je préférerais mourir libre, en train de combattre les Mogadoriens.

Ou mieux : ne pas mourir du tout.

J'avale une longue gorgée d'eau tiède au goût de rouille. C'est répugnant, mais au moins ça m'hydrate. J'étire les bras au-dessus de ma tête et j'entends mes

articulations craquer. La douleur me vrille les poignets, là où la chair n'a pas fini de cicatriser. C'est alors que mes pensées se remettent à vagabonder – cette fois-ci, dans mes souvenirs.

Chaque jour, je repense à la Virginie-Occidentale. Je revis toute la scène.

Je me remémore la course folle à travers les tunnels, avec au creux de ma paume la pierre rouge prêtée par Neuf et qui diffusait ses rayons surnaturels sur des dizaines de portes de cellules. Dans chacune d'entre elles, j'espérais retrouver mon père, mais chaque fois, j'étais déçu.

Puis les Mogs sont arrivés, me séparant de John et de Neuf. Je me rappelle ma terreur en me retrouvant coupé des autres – peut-être avaient-ils une chance de vaincre tous ces Mogs et ces pikens, grâce à leurs Dons. Malheureusement, je n'avais sous la main qu'un canon volé à l'ennemi.

J'ai fait de mon mieux, en descendant tous les Mogs qui s'approchaient trop près, tout en cherchant un moyen de rejoindre John et Neuf.

Malgré le vacarme du combat, j'entendais John crier mon nom. Il n'était pas loin, seule une meute de bêtes extraterrestres nous séparait.

La queue d'un monstre m'a fauché les jambes. Mes pieds se sont dérobés sous moi. J'ai lâché la pierre de Neuf et j'ai roulé par terre. C'est le visage qui a pris, et je me suis entaillé l'arcade sourcilière. Le sang s'est immédiatement mis à me couler dans les yeux. À moitié aveuglé, j'ai rampé pour me mettre à l'abri.

Si l'on considère la veine que j'avais depuis notre arrivée en Virginie-Occidentale, il n'est pas très étonnant que j'aie atterri juste aux pieds d'un guerrier

mogadorien. Il m’a visé entre les deux yeux et s’apprêtait à me tuer sur le coup, mais au moment de presser la détente, il s’est ravisé. Il a préféré m’assener un bon coup de crosse sur la tempe.

Et tout est devenu noir.

Je me suis réveillé suspendu au plafond par de grosses chaînes. Toujours dans la grotte, mais je sentais qu’on m’avait emmené encore plus profond sous terre, dans une zone plus sécurisée. Le désespoir m’a envahi quand j’ai compris que la base ne s’était donc pas écroulée, et que j’étais prisonnier – et John et Neuf ? Avaient-ils réussi à s’en tirer ?

Avec le peu de forces qu’il me restait, j’ai essayé de tirer sur les chaînes. En vain. Le désespoir et la claustrophobie me serraient l’estomac. J’étais sur le point de fondre en larmes quand un gigantesque Mogadorien est entré dans la pièce. Le plus gros que j’aie vu, avec une horrible cicatrice violette autour du cou, et une drôle de canne dorée dans une de ses mains massives. Il était absolument ignoble, un vrai cauchemar, pourtant j’étais incapable de détourner le regard. Ses yeux noirs et vides happaient les miens.

« Bonjour, Samuel, a-t-il dit en s’avançant vers moi. Sais-tu qui je suis ? »

J’ai secoué la tête, et j’ai senti ma bouche se dessécher brusquement.

« Mon nom est Setrákus Ra. Commandant Suprême de l’Empire mogadorien, architecte de la Grande Conquête, et Chef Bien-aimé. » Il a retroussé les babines en un rictus effroyable qui se voulait sans doute un sourire. « Et cætera. »

Le maître d’œuvre d’un génocide planétaire et le cerveau d’une invasion imminente de la Terre venait donc

de se présenter à moi. J'ai essayé de réfléchir à ce que John ferait, dans une situation pareille – face à son pire ennemi, jamais il ne flancherait. Mais moi, je n'ai pas pu m'empêcher de me mettre à trembler, et les chaînes qui me liaient les poignets cliquetaient en rythme.

J'ai bien senti que ma peur réjouissait Setrákus Ra. « Il est encore possible d'éviter la douleur, Sam. Tu as choisi le mauvais camp, mais je suis un être magnanime. Dis-moi ce que je veux savoir et je te rendrai ta liberté.

– Jamais », ai-je bégayé, terrifié à l'idée de ce qui m'attendait.

J'ai entendu un sifflement au-dessus de ma tête, et j'ai vu une matière noire et visqueuse glisser le long de la chaîne. Avec une odeur âcre et chimique, comme du plastique en fusion. Et cette boue répugnante laissait une traînée de rouille dans son sillage tout en coulant vers moi ; bientôt, elle m'a recouvert les poignets. J'ai poussé un hurlement. La douleur était insoutenable, et la texture collante rendait le liquide encore plus corrosif, comme de la sève en ébullition.

J'étais sur le point de m'évanouir quand Setrákus Ra a porté sa canne à mon menton, me forçant à relever la tête vers lui. Un engourdissement glacial m'a parcouru tout le corps et la douleur dans mes poignets s'est momentanément apaisée. Mais c'était un soulagement bien pervers : une raideur mortelle irradiait de la canne de Setrákus Ra, comme si tous mes membres se retrouvaient exsangues.

« Tout ce que tu as à faire, c'est de me répondre, a grondé Setrákus Ra. Et tout s'arrêtera. »

Ses premières questions concernaient John et Neuf, et leurs projets. Je me suis senti soulagé de savoir qu'ils

s'étaient échappés, et plus encore de n'avoir aucune idée de l'endroit où ils se cachaient. C'est moi qui avais gardé les instructions de Six, ce qui signifiait que John et Neuf allaient trouver un plan de secours, que je ne serais pas en mesure de révéler sous la torture. Le papier avait disparu de ma poche, aussi pouvait-on supposer que j'avais été fouillé par les Mogs pendant que j'étais inconscient et qu'ils avaient confisqué l'adresse. Il ne restait plus qu'à espérer que Six se montrerait prudente.

« Où qu'ils atterrissent, ils ne tarderont pas à revenir vous botter le cul ! » Et ça a été ma seule minute de gloire, dans le rôle du gros dur, parce que Setrákus Ra a retiré sa canne de mon menton. La douleur dans mes poignets s'est réveillée, et la glu mogadorienne m'a transpercé la chair jusqu'à l'os.

Je me suis mis à beugler et à suffoquer, et Setrákus Ra m'a donné un nouveau répit. J'avais perdu tout instinct de lutte.

« Et l'Espagne ? Qu'est-ce que tu peux m'en dire ?

– Six... », j'ai marmonné, pour le regretter aussitôt. Il fallait absolument que je me taise.

Il m'a bombardé de questions. Après l'Espagne, il m'a interrogé sur l'Inde, puis sur l'emplacement des blocs de Loralite, dont je n'avais jamais entendu parler. Ensuite, il m'a questionné sur « le dixième », et ce point-là avait l'air de lui tenir particulièrement à cœur. Je me rappelle qu'Henri parlait d'un dixième, dans sa lettre à John, et qu'il ajoutait que ce dernier Gardane n'avait pas réussi à quitter Lorient. Quand je l'ai avoué à Setrákus Ra – en espérant que cette information ne nuirait pas aux Gardanes restants –, ça l'a mis en rage.

« Tu es en train de me mentir, Samuel. Je sais qu'elle est ici. Dis-moi où.

– Je ne sais pas », j’ai répété, d’une voix de plus en plus vacillante. À chaque réponse, ou plutôt à chaque échec de réponse de ma part, Setrákus Ra retirait sa canne, et le supplice reprenait. Il a fini par abandonner l’interrogatoire et s’est contenté de me fixer d’un air dépité. La souffrance était telle que j’avais basculé dans le délire. Comme si elle changeait brusquement d’avis, la matière noire et visqueuse s’est mise à remonter le long de la chaîne, pour disparaître dans l’ombre.

« Tu ne m’es d’aucune utilité, Samuel, a lancé Setrákus Ra d’un ton dédaigneux. Visiblement, les Lorics se servent de toi uniquement comme bouc émissaire, une pauvre diversion pour protéger leurs arrières lorsqu’ils doivent fuir. »

Et il a quitté la pièce d’un pas furieux. On m’a laissé accroché là un certain temps, entre divagations et pertes de conscience, puis un soldat est venu me chercher. On m’a jeté dans une cellule plongée dans le noir, où j’étais certain qu’on allait me laisser mourir.

Au bout de plusieurs jours, des Mogadoriens m’ont traîné dehors pour me livrer à des types en costumes sombres et aux cheveux très courts – et munis d’armes, sous leurs manteaux. Des humains. Genre FBI ou CIA. Qu’est-ce que des humains pouvaient bien fabriquer, à collaborer avec des Mogs ? Rien que de penser à ces gars qui vendent leur âme, j’en ai le sang qui bout. Néanmoins, ces agents se sont montrés plus civilisés que les Mogadoriens – l’un d’eux a même marmonné des excuses en refermant des menottes autour de mes poignets brûlés. Puis ils m’ont enfilé une cagoule sur la tête, et je ne les ai plus revus.

On m’a trimballé sur la route pendant au moins deux jours pleins, enchaîné à l’arrière d’une camionnette.

Après ça, on m'a enfermé dans une autre cellule – celle-ci, mon nouveau chez-moi –, dans les entrailles d'une énorme base dont je semble être l'unique prisonnier.

Quand je repense à Setrákus Ra, quand j'aperçois les cloques à vif et les cicatrices sur mes poignets, j'en ai le frisson. J'ai essayé d'effacer de ma mémoire cette rencontre atroce, en me répétant que ce qu'il avait dit n'était que mensonges. J'ai la certitude que John ne s'est pas servi de moi pour couvrir sa fuite, et je sais aussi que je ne suis pas inutile. Je peux aider John et les autres Gardanes, tout comme mon père avant sa disparition. J'ai un rôle à jouer, j'en suis certain, même si, pour l'instant, la tâche demeure confuse.

Quand je sortirai d'ici – si je sors un jour –, mon nouveau but dans la vie sera de donner tort à Setrákus Ra.

Je me sens tellement frustré que je bourre le matelas de coups de poing. Aussitôt, une couche de poussière chute du plafond et un léger tremblement secoue le sol de ma cellule, comme si j'avais déclenché une onde de choc.

Je fixe mes mains d'un air ébahi. Peut-être que ces rêves de développer des Dons n'étaient pas si fous, après tout ! J'essaie de me remémorer les séances d'entraînement de John, à Paradise, quand Henri lui ordonnait de se concentrer et de rassembler ses forces. Je plisse les yeux et serre fort le poing.

Tout en me sentant un peu dingue et ridicule, je balance un nouveau coup dans le matelas, juste pour voir ce qui se passera.

Rien. Seulement les courbatures dans mes bras, inactifs depuis si longtemps. Je ne suis pas en train de révéler des Dons. C'est impossible, pour un humain, et je le sais parfaitement. Je suis désespéré, c'est tout. Et peut-être un peu dément, aussi.

« OK, Sam, je me dis d'une voix enrouée. Reprends-toi. »

Je me rallonge en me résignant à rester seul avec mes pensées, lorsqu'une nouvelle secousse fuse dans le sol. Plus forte que la première, j'en sens la réplique jusque dans mes os. Du plâtre se détache du plafond, et me tombe sur le visage et dans la bouche. Je recrache la poussière crayeuse et amère. Et soudain, une rafale assourdie de coups de feu.

Ce n'est pas un rêve. J'entends bien les échos lointains d'un combat, quelque part au fin fond de cette base. Le sol vibre de nouveau – encore une explosion. Depuis que je suis ici, il n'y a jamais eu ni travaux ni entraînement d'aucune sorte. Bon sang, ici je n'entends rien d'autre que le claquement des pas du gardien qui m'apporte ma pitance. Alors pourquoi tout ça, si brusquement ? Qu'est-ce qui peut bien se passer ?

Pour la première fois depuis des jours – des semaines ? –, je m'autorise à reprendre espoir. Ce sont eux. Les Gardanes. Ils sont venus à ma rescousse.

« C'est terminé, Sam », je murmure pour m'encourager à bouger.

Je me lève et avance d'un pas tremblant jusqu'à la porte de ma cellule. J'ai les jambes qui flageolent. Je n'ai pas eu beaucoup l'occasion de m'en servir, depuis qu'on m'a amené ici. Rien qu'à traverser la pièce, j'ai la tête qui tourne. J'appuie le front contre les barreaux froids en attendant que le vertige passe. Je sens les réverbérations du combat dans le métal, et elles gagnent en intensité.

« John ! je beugle, la voix rauque. Six ! Qui que vous soyez ! Je suis ici ! Là-dedans ! »

Une petite voix intérieure me glisse qu'il est stupide de crier, qu'il n'y a aucune chance que les Gardanes

m'entendent, dans le vacarme de cette bataille massive. C'est cette même voix qui voulait que je baisse les bras, que je me roule en boule par terre en attendant le coup de grâce.

C'est la partie de moi qui croyait Setrákus Ra. Je ne peux pas me permettre de céder à ce désespoir. Ma mission, c'est de donner tort à ce monstre.

Il faut que je fasse du bruit.

« John ! je crie de nouveau. Je suis ici, John ! »

Malgré ma grande faiblesse, je martèle les barreaux de mes poings, aussi fort que je le peux. Ma voix se perd dans l'unité vide, mais il est impensable qu'un Gardane puisse la percevoir, au milieu des rafales qui font rage de l'autre côté des murs. Malgré le brouhaha croissant, il me semble pourtant deviner des bruits de pas sur la passerelle métallique qui relie les cellules. Malheureusement, je n'y vois pas à plus de quelques mètres devant ma porte. S'il y a quelqu'un dans les parages, il faut que j'attire son attention, en priant pour qu'il ne s'agisse pas d'un gardien mog.

J'attrape mon seau d'eau et renverse ce qu'il reste de ma ration du jour. Mon plan – et c'est le seul que j'aie – consiste à le cogner de toutes mes forces contre les barreaux.

Quand je me retourne, il y a un type debout devant la porte.

CHAPITRE 2

Il est grand et émacié, peut-être un peu plus âgé que moi, avec une tignasse noire qui lui tombe en travers de la figure. Son visage blême est couvert de crasse et de sueur, et il vient visiblement de se battre. Je le dévisage, les yeux exorbités – il y a tellement longtemps que je n'ai plus vu un autre être humain. Il a l'air tout aussi surpris de m'avoir trouvé là.

Il y a quelque chose de bizarre, chez lui. Quelque chose qui cloche.

Sa peau juste un peu trop pâle. L'ombre autour de ses yeux. Il est l'un d'eux.

Je recule dans ma cellule en dissimulant le seau vide dans mon dos. S'il fait mine d'entrer, je le frapperai comme un sourd avec.

« Qui es-tu ? je l'interroge, en veillant à ce que ma voix ne tremble pas.

– On est là pour aider. » Il a l'air mal à l'aise, comme s'il ne savait pas quoi répondre.

Avant que j'aie pu lui demander de quel « on » il parle, un homme le repousse violemment sur le côté. Il a le visage creusé de rides profondes, et une barbe ébouriffée. Éberlué, je me retrouve bouche bée et recule un peu plus vers l'intérieur de ma cellule, bouleversé. Mais cette fois-ci, pour une raison bien différente. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à ce qu'il ressemble aux photos de famille dans notre salon. Des années ont passé,

pourtant, sous le visage buriné, je reconnais bien cet homme, surtout à l'instant où il me sourit.

« Papa ?

— Je suis là, Sam. Je suis revenu. »

J'ai mal aux joues, et je mets un moment à comprendre pourquoi : je souris. Je suis même hilare. Et ça fait des semaines que je ne me suis plus servi de ces muscles-là.

Nous nous enlaçons à travers les barreaux et le métal me rentre dans les côtes, mais je m'en moque. Il est ici. Pour de vrai. J'espérais que c'étaient les Gardanes qui viendraient à mon secours. Même dans mes rêves les plus fous, jamais je n'aurais imaginé que ce serait mon père qui me sortirait de cet enfer. Sans doute ai-je toujours cru que ce serait moi qui réussirais à le libérer.

« Je... je te cherche depuis longtemps », je lui dis. Je m'essuie les yeux avec mon avant-bras : le drôle de Mogadorien est toujours là, et je ne veux pas qu'il me voie pleurer.

À travers les barreaux, mon père m'étreint de nouveau. « Tu as tellement grandi, répond-il, une pointe de tristesse dans la voix.

— Les gars, nous interrompt le Mog, on a de la visite. »

Je les entends approcher. Des soldats se déversent dans la prison par en dessous et les passerelles vibrent sous le martèlement des bottes, tandis qu'ils remontent les escaliers en courant. J'ai enfin retrouvé mon père, il est debout là devant moi, et tout ça va de nouveau m'être arraché.

Le Mogadorien tire mon père par le bras pour l'écartier de la porte et se tourne vers moi. « Place-toi au centre de la cellule et couvre-toi la tête », ordonne-t-il.

Mon premier instinct est de me méfier de lui. Il est avec eux. Mais pourquoi un ennemi amènerait-il mon père ici ? Pourquoi essaierait-il de nous aider ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir pour l'instant, avec tous ces Mogadoriens qui approchent – et ceux-là ne sont pas venus nous secourir, j'en suis certain.

Alors j'obéis.

Le Mogadorien tend les mains à travers les barreaux en se concentrant sur le mur derrière moi. Pour une raison que j'ignore, je me remémore une fois encore les séances d'entraînement avec John, dans le jardin de Paradise, à l'époque où ses Dons se révélaient à peine. C'est peut-être lié à l'attitude de ce Mogadorien – à cette détermination dans son regard, malgré ses mains tremblantes, comme s'il ne savait pas bien ce qu'il faisait.

Je sens quelque chose remuer sous mes pieds, comme une onde d'énergie. Puis, dans un craquement assourdissant, le mur derrière moi s'effondre. Un morceau de plafond se détache et vient écraser mes toilettes. Le sol se met à trépider et je suis propulsé par terre. On dirait qu'un petit séisme vient de frapper toute l'unité. Tout penche. Je sens mon estomac se retourner, et ce n'est pas seulement dû à ma position – c'est la peur. Avec la seule force de son esprit, ce Mogadorien vient de détruire un mur. Presque comme s'il utilisait un Don.

Mais c'est impossible.

À l'extérieur de la cellule, mon père et le Mogadorien ont été projetés contre la rambarde de la passerelle. Ma porte de travers n'est plus qu'un amas de métal tordu. Ils ont juste la place de se glisser à l'intérieur. Tout en poussant mon père vers moi, le Mogadorien me désigne le trou dans la paroi et me hurle : « Vasy ! Cours ! »

J'hésite un instant et jette un coup d'œil à mon père. Il est déjà en train de se faufiler dans la cellule. Je n'ai qu'à espérer qu'il me suivra de près.

Un nuage de plâtre monte du mur effondré et je tousse pour expulser la poussière de mes poumons. Par l'orifice, j'aperçois les entrailles de la base : des tuyaux et des conduits de ventilation, des fils emmêlés et des matériaux d'isolation.

J'enroule les jambes autour d'une des grosses canalisations et entreprends de glisser vers le bas. J'ai des fourmis partout, et le picotement est tel dans mes membres affaiblis que je crains de lâcher prise. Puis l'adrénaline fuse dans mes veines et je m'accroche de plus belle. La liberté est toute proche, je dois y arriver. Au-dessus de moi, j'avise l'ombre de mon père par l'ouverture. Il tergiverse.

« Qu'est-ce que tu fais ? crie-t-il à l'intention du Mog. Adam ? »

J'entends le fameux Adam répondre, d'une voix ferme : « Pars avec ton fils. Maintenant. »

Mon père se met à descendre derrière moi, mais entre-temps je me suis immobilisé. Je sais ce que c'est, de se retrouver abandonné dans un endroit comme celui-ci. Mogadorien ou pas, cet Adam m'a fait sortir de prison et m'a rendu mon père. Il ne devrait pas avoir à affronter ces soldats seul.

« On va le laisser là comme ça ? je crie en direction de mon père.

— Il sait ce qu'il fait. » Mais à sa voix, il n'a pas l'air très convaincu. « Continue à avancer, Sam ! »

Une nouvelle onde de choc secoue la structure, et manque de me faire lâcher le tuyau. Je lève les yeux vers mon père, et une autre secousse fait basculer

l'arme qu'il portait dans le dos, glissée dans sa ceinture. Je ne peux pas la rattraper sans risquer de tomber, et elle plonge dans les ténèbres en dessous de nous.

« La vache ! » grogne mon père.

Les Mogs ont encerclé Adam, qui se défend comme il peut. Juste après résonne un gigantesque grincement métallique, et j'en déduis que la passerelle est en train de céder. Je l'imagine se détachant du bloc de cellules et entraînant toute la structure à sa suite. Quelques briques nous tombent dessus et nous rentrons la tête dans les épaules.

Au moins, Adam leur donne du fil à retordre, là-haut. Mais il nous faut déguerpir d'ici avant que tout s'écroule sur nous.

Je reprends ma descente. Il y a peu d'espace et des vis et des fils électriques s'accrochent à mes vêtements – un vrai cauchemar, pour un claustrophobe.

« Sam, donne-moi un coup de main. »

Mon père s'est arrêté devant une bouche d'aération que je n'avais pas remarquée. Je glisse en essayant de remonter, mais il tend le bras pour me rattraper. En nous y mettant à deux, nous harponnons la grille avec nos doigts et la secouons jusqu'à la décrocher.

« Ça devrait nous mener dehors. »

Nous avons à peine le temps de nous faufiler dans le tuyau et de nous mettre à ramper sur les coudes qu'une énorme explosion ébranle toute la base. Le conduit se met à grincer et à gémir, et nous nous immobilisons, prêts à ce que tout s'effondre, mais l'armature tient bon.

À travers les murs de la base résonnent des hurlements et des sirènes. Le combat s'intensifie.

« On dirait une véritable guerre, là-dedans, commente mon père en recommençant à ramper.

– C'est toi qui as amené les Gardanes ? je demande, plein d'espoir.

– Non, Sam. Il n'y avait qu'Adam et moi.

– C'est hallucinant, comme coïncidence, P'pa. Les Gardanes et toi, vous avez réussi à débarquer exactement au même moment ?

– Je dirais que cette famille avait bien le droit à un peu de chance, répond-il. Contentons-nous d'être reconnaissants et de profiter de la diversion pour dégager d'ici.

– Ce sont eux, qui se battent, dehors. Je le sais. Il n'y a qu'eux pour être assez fous pour oser s'attaquer à une base mogadorienne. » L'espace d'une seconde, j'oublie le danger et reste là, un sourire ravi aux lèvres à l'idée que mon père a réussi à forcer l'entrée d'une base mog. « Papa, je suis super content de te voir, je t'assure, mais tu vas avoir un paquet de trucs à expliquer. »

CHAPITRE 3

Un nuage de fumée noire et âcre s'échappe en tourbillonnant de la base. Les sirènes hurlent au milieu des craquements furieux des flammes. J'entends des pas résonner sur le bitume tout près, et des cris d'urgence, humains et mogadoriens. C'est le chaos. Et d'après le vacarme des explosions au loin, il est évident qu'il ne se limite pas à notre partie de la base. Quelque chose d'énorme se préparait, dans le secteur – et je ne vois qu'une seule possibilité.

Le timing est parfait. Pour l'instant ils sont bien trop occupés pour se lancer à notre poursuite.

« Mais où est-ce qu'on est, bon sang ? je chuchote.

– À la Base de Dulce, répond mon père. Une structure gouvernementale top secrète, située au Nouveau-Mexique, et récupérée par les Mogadoriens.

– Comment tu m'as trouvé ?

– C'est une longue histoire, Sam. Je te la raconterai dès qu'on aura filé d'ici. »

Nous longeons prudemment le mur d'enceinte, en tentant de rester à distance des affrontements. Nous avançons dans l'ombre, au cas où des gardiens auraient l'idée subite de se détacher du groupe pour fuir la folie ambiante. C'est mon père qui ouvre la marche, armé de la grille métallique tordue arrachée au conduit par lequel nous sommes sortis. Comme force de frappe, on fait mieux, mais ça peut toujours servir. Le mieux serait bien

sûr d'éviter le combat. Je ne suis pas certain d'avoir encore assez d'énergie, après ce qu'on vient de traverser.

Mon père désigne un point dans l'obscurité, au-delà des décombres de ce qui était une tour de guet, en direction du désert.

« Notre véhicule est garé juste là, m'informe-t-il.

– Qui a détruit cette tour ?

– C'est nous. Enfin, c'est Adam.

– Comment... comment c'est possible ? Ils ne sont pas censés avoir ce genre de pouvoirs.

– J'ignore comment c'est possible, Sam. Mais ce que je sais, c'est qu'il est différent des autres. » Mon père se penche vers moi pour me serrer le bras. « Il m'a aidé à te retrouver. Et... je te raconterai la suite quand nous serons en lieu sûr. »

Je me frotte le visage : la fumée me brûle encore les yeux. Et je suis toujours sous le choc de ce qui m'arrive. Mon père et moi, en train de nous évader d'une base gouvernementale, fuyant des extraterrestres hostiles. Bizarrement, c'est un peu comme un rêve qui se réalise. Nous continuons à progresser vers un coin d'ombre qui nous permettra de piquer un sprint tout droit jusqu'au grillage qui nous sépare du désert.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment vous avez pu débarquer exactement au même moment, les Gardanes et vous.

– On n'est pas certains que ce soient bien eux.

– Allez, quoi, Papa. » D'un mouvement du pouce, je désigne les flammes qui dévorent la base en volutes furieuses. « Tu viens de me dire que c'était un repaire de Mogs, que le gouvernement était de mèche avec eux, alors clairement ce n'est pas l'armée. Qui d'autre pourrait bien provoquer ce genre d'apocalypse ? »

Mon père me dévisage, un peu perplexe. « Tu sais qui ils sont. Ça alors... tu les connais, murmure-t-il en secouant la tête d'un air coupable. Jamais je n'ai voulu te mêler à toute cette histoire.

– Tu n'as rien fait, P'pa. Ce n'est pas ta faute, si mon meilleur ami s'est révélé être un extraterrestre. Quoi qu'il en soit, maintenant, je suis dans la course, et on doit les aider. »

Difficile de distinguer son regard dans le noir et au milieu de toute cette fumée, mais c'est comme si mon père me découvrait pour la première fois. Quand nous nous sommes retrouvés dans la base, il n'a sans doute vu que le petit gamin que j'étais encore au moment de sa disparition. Mais je ne suis plus un enfant. Et à en croire son expression – un mélange de tristesse et de fierté –, il a l'air de s'en rendre compte.

« Tu es devenu un jeune homme courageux, mais tu sais qu'on ne peut pas retourner là-dedans, pas vrai ? Même si les Gardanes sont bien là, je ne peux pas prendre le risque. Je ne peux pas te faire courir un danger pareil. »

Il se remet en route et je le suis, dos contre le mur, jusqu'à atteindre un angle de l'enceinte. Je traîne les pieds, mais ce n'est pas d'épuisement. Mon cœur sait que nous ne devrions pas nous enfuir et mon corps est du même avis. L'atmosphère apocalyptique autour de la base me rappelle la grotte en Virginie-Occidentale, et ce qui s'est produit ensuite – les chaînes, la torture – et qui pourrait bien arriver aussi à Adam, si nous l'abandonnons, ou aux Gardanes, s'ils sont en train de se battre à l'intérieur. Je veux agir – autrement qu'en m'enfuyant.

« On peut les aider ! je m'exclame. On doit les aider ! »

Mon père hoche la tête. « Et c'est ce que nous allons faire. Mais on ne sera utiles à personne si on se fait tuer en fonçant aveuglément dans une base militaire fortifiée, qui se trouve en plus être en feu. »

Je reconnais le discours. Il me faut un petit moment pour me remémorer que c'est exactement le genre de conseils que je donnais à John, quand il comptait se lancer dans une offensive héroïque et totalement stupide.

Tandis que j'essaie désespérément de trouver un argument valable pour retourner dans la base, mon père jette un coup d'œil de l'autre côté du mur, avant de reculer vivement. Une seconde plus tard, j'entends qu'on accourt. Deux individus.

« Des Mogs, siffle-t-il en s'accroupissant. Ils sont deux. Sans doute en train de sécuriser le périmètre. »

Le premier Mogadorien déboule à vive allure, et mon père lui balance violemment la grille dans les mollets. Le gardien s'écroule et son visage hideux percute le sol.

Le second essaie de brandir son arme, mais mon père est le plus rapide. Ils se débattent pour saisir le canon, et mon père a l'avantage de la surprise et de la montée d'adrénaline. Néanmoins le Mogadorien est plus fort que lui, et il le projette contre le mur, le fusil toujours coincé entre eux. Le choc coupe le souffle à mon père.

Je me précipite sur le premier gardien avant qu'il se ressaisisse. Je lui envoie un coup de pied dans la tempe, tellement fort que je sens immédiatement mes orteils enfler dans mes baskets usées. Je lui arrache son arme des mains, fais volte-face, et tire.

L'impact grésille dans le mur d'enceinte, près de la tête de mon père. J'ajuste et fais feu de nouveau.

Le Mogadorien se désintègre instantanément et mon père recrache de la cendre noire. Pour plus de sûreté,

j'abats également celui qui se trouve à mes pieds. Je regarde son corps exploser dans un nuage de suie qui retombe sur le bitume. Plutôt réjouissant, comme spectacle.

Je relève les yeux vers mon père, qui me fixe, à la fois hébété et plein de fierté.

« Joli tir », commente-t-il. Il ramasse le second canon et se penche de nouveau de l'autre côté du mur. « La voie est libre, mais ça ne durera pas. Il faut qu'on bouge. »

Je jette un regard en arrière, en me demandant si à l'intérieur de cette base, mes amis sont toujours en train de se battre pour leur survie. Sentant mon hésitation, mon père m'attrape doucement par l'épaule.

« Sam, je sais bien que ça ne t'aidera pas beaucoup pour l'instant, mais tu as ma parole que nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour les Gardanes. Pour les sauver, protéger la Terre... c'est la mission de toute ma vie.

— C'est aussi la mienne. » Et c'est en prononçant ces paroles que je mesure combien elles sont vraies.

Il s'assure une dernière fois que nous pouvons passer, et me fait signe de le suivre. Nous détalons à découvert en direction de la tour écroulée, où mon père affirme qu'il y a une issue dans l'enceinte de Dulce. Je m'attends à ce que des tirs mog éclatent à tout moment derrière nous, mais rien ne se passe. Par-dessus mon épaule, j'aperçois les colonnes de fumée qui s'échappent de la base. J'espère que les Gardanes et Adam s'en sortiront vivants.



La vieille Chevrolet Rambler de mon père est garée pile là où il l'avait dit. Nous mettons le cap à l'est à

travers le désert, jusqu'à ce que nous atteignions le Texas. Nous ne rencontrons aucun barrage et aucune voiture noire officielle ne nous poursuit. Les routes sont plongées dans l'ombre et la circulation quasi inexistante jusqu'à l'approche d'Odessa.

« Alors, me lance mon père d'un ton désinvolte, comme pour me demander si j'ai passé une bonne journée au lycée, comment t'es-tu retrouvé à avoir un Gardane pour meilleur ami ?

– Il s'appelle John. En fait, c'est pour te trouver que son Cêpane est venu à Paradise. Avec John, on s'est rencontrés en cours et disons qu'on avait des... amis communs. »

Par la vitre, je regarde le Texas défiler. Cela faisait longtemps que je n'avais plus repensé au lycée, à Mark James, au fumier dans mon casier et à cette balade de psychopathes, en charrette à foin. Difficile d'imaginer qu'il fut un temps où je considérais Mark et sa bande comme les individus les plus dangereux au monde. Je laisse échapper un petit rire, et mon père me lance un regard en coin.

« Raconte-moi tout, Sam. J'ai l'impression d'avoir raté tant de choses. »

Alors je me jette à l'eau. Je commence par ma rencontre avec John, au lycée, j'enchaîne avec la bataille sur le terrain de football américain, et je conclus par notre cavale et ma capture. J'ai des tonnes d'explications à demander à mon père, mais cela me fait vraiment du bien de parler. Ce n'est pas seulement le fait d'avoir passé des semaines confiné dans cette cellule : échanger des confidences avec mon père m'a manqué.

Il est tard quand nous nous arrêtons dans un motel en périphérie de la ville. Nous avons beau être tous les deux répugnants de saleté – on dirait qu'on vient de

s'évader de prison en rampant dans un tunnel, ce qui est presque le cas –, le vieux bonhomme à l'accueil ne nous pose aucune question.

Notre chambre se situe au premier étage, avec vue sur la piscine de l'hôtel, quasiment à l'abandon : une moitié d'eau boueuse, l'autre moitié de feuilles mortes et d'emballages de hamburgers. Avant de monter, nous retournons à la voiture chercher nos affaires. Mon père sort un sac à dos du coffre et me le tend.

« C'était à Adam, explique-t-il maladroitement. Il doit y avoir des vêtements propres, là-dedans.

– Merci », je réponds en le dévisageant. L'inquiétude se lit dans ses yeux. « Je le lui garderai en sécurité. »

Mon père hoche la tête, mais je vois bien qu'il redoute déjà le pire. Il se fait du souci pour ce Mogadorien et, brusquement, je me demande s'il s'en est fait autant pour moi, pendant toutes ces années où nous étions séparés.

Je me hisse le sac sur l'épaule en grognant, et me dirige vers la chambre. Il existe visiblement entre Adam et mon père un lien que je ne peux pas vraiment comprendre, et une partie de moi en ressent de la jalousie. Mais alors mon père pose sa main sur mon épaule et je me rappelle combien je l'ai cherché, et aussi qu'il est venu à mon secours, sans hésiter pour ce faire à sacrifier Adam. Pour me sauver, il a abandonné ce Mogadorien qui avait réussi à développer un Don, Dieu sait comment. Je décide de laisser de côté mes pensées mesquines pour me concentrer sur le sens de tout ça.

« Comment as-tu rencontré Adam ? je demande tandis que mon père déverrouille la porte.

– C'est lui qui m'a libéré. Les Mogadoriens me retenaient prisonnier. Ils se livraient à des expériences, sur moi. »

La chambre d'hôtel est exiguë et aussi crade que je m'y attendais. Aussitôt que nous allumons la lumière, un cafard se carapate sous le lit. La pièce sent l'humidité. Il y a une toute petite salle de bains, et la baignoire a beau être tapissée de plaques de moisissures, j'ai hâte de prendre une douche. Comparé à mon seau en fer rempli d'eau croupie, cet endroit, c'est le paradis.

« Quel genre d'expériences ? »

Il s'assied au pied du lit. Je prends place à côté de lui et nous fixons notre reflet dans le miroir souillé. On peut dire qu'on fait la paire – tous deux crasseux et émaciés, tout juste sortis du cachot. Père et fils.

« Ils essayaient de pénétrer dans mon cerveau, pour en extraire tout ce que je pourrais savoir d'utile, concernant les Gardanes.

– Parce que tu étais l'un de ceux qui les ont accueillis à leur arrivée sur Terre, pas vrai ? On a trouvé ton bunker, dans le jardin. Et j'ai assemblé les pièces du puzzle.

– Des Guides, oui, acquiesce mon père d'un air triste. Nous étions là pour recevoir les Lorics à l'atterrissage, les aider à démarrer et à prendre la fuite. Je me rappelle ces neuf enfants, tous effrayés. Et pourtant, l'arrivée de ce vaisseau, c'est l'une des choses les plus incroyables auxquelles j'aie assisté de ma vie. »

Je souris en repensant à la première fois que j'ai vu John utiliser ses Dons. C'était comme si un rideau se déchirait et que derrière apparaissaient une infinité de possibles. Tous ces livres ringards que j'avais lus, sur les extraterrestres, et dont je rêvais tellement qu'ils soient vrais – tout à coup, tout se réalisait.

« Nous avons visiblement été plus faciles à pister que les Gardanes. Chacun de nous avait une famille. Une



*Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 17 mars 2014.*

Dépôt légal mars 2014
EAN 9782290088470
L21EDDN000486N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion